

LE DUELLISTE DÉLICAT

LE COUP DU POIVRE

Vous n'êtes pas content, *chose* vient de vous administrer une raclée au billard ; comme pour vous narguer, un gros père qui a l'air satisfait passe à côté de vous. Il ne faut pas souffrir ça. Du reste vous ne le souffrez pas, et vous enfillez votre parapluie dans le bec du bonhomme. Une rencontre est décidée. Pendant qu'on mesure les épées, vous vous bouchez soigneusement le nez avec des petites boulettes de coton, et à l'endroit où vous devez vous aligner, vous avez eu le soin, en arrivant le premier, de semer non pas du tabac à priser, mais du poivre. La couleur foncée du tabac, ça se verrait ; du poivre blanc, c'est différent, la couleur se confond avec la poussière, et remplit même beaucoup mieux le but que vous désirez atteindre.

En garde !

Tierce, quarte, contre de tierce, contre de quarte, parez, coupé, et toute la boutique. Marchez rompez, frappez la terre du pied à chaque instant, traînez bien le pied, de manière à faire de la poussière.

Elle s'élève progressivement, et enfin elle arrive jusqu'aux narines de votre adversaire, bref, il finit par éternuer comme un imbécile.

Profitez du bon moment, et traversez-moi-le comme une motte de beurre.

L'honneur est tellement satisfait qu'il prend pour des salsifis, et qu'il se les ratisse.

LE COUP DE LA SYNCOPE

Il pleut, vous guignez un fiacre, mais au moment de grimper dedans, un gaillard s'y introduit par la portière opposée à celle que vous venez d'ouvrir, il s'installe et refuse de vous donner la place.

Furieux vous empoignez son chapeau, et vous le lancez sur l'impériale d'un tramway qui passe.

Compter que le monsieur sera flatté serait une erreur. Loin de vous remercier, il vous attrappe au collet et, il n'y a pas à tortiller, il faut en décroûdre.

Jusqu'à-là, c'est charmant, mais vous apprenez dans la soirée, que votre adversaire a déjà envoyé soixante-dix clients au vieux Caron. Ah ! alors ça devient moins drôle !

Vous êtes embarrassé, et vous demandez l'heure des trains pour Bruxelles.

Farceur ! ne suis-je pas là ? Rendez-vous sur le lieu du massacre, seulement emportez avec vous une vieille lettre quelconque.

Au moment de vous aligner, ayez l'air de vouloir la relire encore. Relisez-la en effet. Embrassez-la même. On comprendra votre émotion quand vous la remettrez dans votre poche, et votre peur naturelle vous causera le trouble qu'il faut simuler.

Vous tremblez légèrement, sacrée lettre va ! vous soupirez en levant les yeux au ciel. Ah ! diable de lettre ! cependant vous saisissez votre arme.

Vous voilà en garde. Ne pressez pas le fer, soyez mou, paraissez n'avoir aucune force.

L'adversaire, lui, ça ne le regarde pas, votre lettre, il n'ose rien dire, mais dans le fond, il se dit :

Toi, mon vieux, tu n'es qu'un foinard.

Comme votre émotion pourrait durer plusieurs années, les témoins, qui n'ont pas le temps d'attendre, vont frapper les trois coups, ou bien vous dire : *Allez !* selon les conventions.

N'attendez pas ce signal désastreux.

Qu'avec votre peur dissimulée redouble votre émotion ; dans un spasme nerveux, raidissez le bras tout en vous couvrant, allongez lestement et votre homme est fricassé.

Le ciel vous ayant accordé la victoire, fichez-vous du reste, poussez un cri de douleur, tombez à la renverse et faites le mort.

C'est une syncope, il n'y a pas à s'y tromper.

Vous n'avez rien, on s'éreinte à vous soigner, et on ne s'occupe même pas de l'autre qui est nettoyé.

L'honneur est tellement satisfait qu'il propose au gouvernement de faire mettre en couleur le pavage en bois.

LE COUP DU PARDON

Un petit coup de pistolet pour changer.

N'osant chercher chicane à un monsieur que vous détestez, vous allez trouver un ami, et vous lui dites ;

— Mon bon ami, il faut que tu me rendes un service, et surtout que tu me gardes le secret.

— Service... secret... qu'y a-t-il donc ?

— Mon cher, j'ai besoin de me poser aux yeux de ma fiancée, pas pour elle si tu veux, car nous nous adorons, mais à cause du père, un vieux commandant qui ne veut que d'un gendre un peu... crâne, et qui romprait tout s'il me croyait homme à reculer d'une semelle dans un cas difficile.

— Bien, alors ?

— Alors, nous nous battons demain.

— Comment, avec le vieux militaire ! ton beau-père !

— Non. Ah !... farceur ! non, pas avec lui, avec toi.

— A... avec moi ! tu es fou.

— Du tout ! nous nous battons pour rire.

L'ami peut trouver la plaisanterie mauvaise. Mais vous l'amadouez au nom de votre amour, qui... de votre amour que... bref, il accepte.

Pour ne pas lui donner la corvée trop forte, vous l'autorisez à vous insulter, et comme vous êtes grand, vous lui demandez réparation en consentant à lui laisser le choix des armes.

Il choisit le pistolet, c'est entendu.

Là commence le rôle du monsieur pour lequel vous ne ressentez qu'une affection... modérée.

Vous allez le trouver, et vous lui demandez d'être votre témoin.

S'il refuse, l'affaire n'a pas de suites.

S'il accepte, c'est une autre paire de manches.

On est sur le lieu du combat, les témoins ont chargé les armes, tir à volonté.

L'ami tire le premier — c'est entendu — il vise au diable, vous êtes sauvé.

A votre tour.

C'est là où vous êtes beau et généreux :

— J'ai essayé ton feu, dites-vous à l'ami, moi je te pardonne, tiens !

En prononçant ces belles paroles, vous écartez le bras, et dirigeant votre arme sur le monsieur qui vous inspire peu de sympathie, vous l'avez tué par malheur !

L'honneur est tellement satisfait qu'il en perd la tête. On offre une récompense honnête à qui la retrouvera.

ATHOS.

(A suivre.)

UN BON POINT POUR CICERON

Charles.—D'où venez-vous donc, si tard ?

Guibollard.—J'arrive de la Chambre. J'ai entendu parler X... Grand orateur, mon cher !

Charles.—Allons donc, un braillard tout au plus.

Guibollard.—Beaucoup de talent !

Charles.—Il ne sait seulement pas le français.

Guibollard, (haussant les épaules).—Qu'est-ce que cela fait ? Cicéron non plus ne savait pas un mot de français, et cependant, c'était un grand orateur !

LA FORCE DE L'HABITUDE

Un restaurateur pour noces meurt. Le lendemain, un ami du défunt vient voir sa femme.

— Eh bien ! lui demanda-t-il timidement, tout s'est-il bien passé ?

— Ah ! je crois bien, répond la veuve, la cérémonie a été superbe ! C'était un enterrement de deux cents couverts...

DANS LA LUNE DE MIEL

La jeune femme, (boudant).—Tiens, Henri, il n'y a pas deux jours que nous sommes mariés, et tu commences déjà à me gronder.

Le mari.—Je sais bien, mais songe donc comme il y a longtemps que j'en attendais la chance.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

PARVENUS

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie ou par l'imbécillité des autres.

* *

Un parvenu insolent est un aveugle sans bâton.

* *

Chers parvenus, dans la carrière,
 Vos coursiers sont trop emportés ;
 En faisant voler la poussière,
 Vous rappelez d'où vous sortez.

* *

Je sais un paysan du simple nom de Pierre,
 Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre
 Fit creuser à l'entour un canal fort bourbeux ;
 Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

* *

Ecoutez-moi sans discourir.

Un parvenu disait : *Enfin j'ai de quoi vivre.*
 Un moine lui répond : *Astu de quoi mourir ?*
 Ce petit mot vaut tout un livre.

* *

On disait à un homme vain et orgueilleux, fils d'un postillon et qui, cependant, voulait paraître un personnage d'une naissance distinguée :

— Ah ! que défunt monsieur votre père était un bon citoyen ! Homme de *service* à tous ; homme de *lettres*, homme qui allait toujours son *grand chemin*.

* *

Si l'on remontait à la source
 Des biens nouvellement acquis,
 On retrouverait à la *Bourse*,
 Ceux qui nous la coupaient jadis.

* *

On demandait un jour à un parvenu, pourquoi on le voyait toujours parcourir, seul, dans son coupé, les rues de notre ville.

— Mais, fit-il naïvement, si nous étions deux dans ma voiture, on ne verrait pas à qui elle appartient.

* *

Ci-gît, qui sortant du fumier
 Pour faire une fortune entière,
 Vendit son honneur au fermier
 Et sa fille au propriétaire.

* *

Pour être amoureux il faut avoir du temps, de l'argent, de la force, du courage, et dépenser le tout.

* *

Une belle-mère est comme votre ombre, courez après elle, elle feint de vous fuir. Fuyez-la, elle court après vous.

* *

La meilleure manière d'agir en *sol* et celle qui fait mieux voir sa bêtise, est de se jeter dans un puits, la corde au cou.

* *

« Bizarre ! » C'est quand l'homme s'éteint qu'il devient *feu*.

JOE.

UNE BONNE HAUTEUR

X... possède, dans un village près de Montréal, un de ces horribles petits jardins qui, entourés des murailles des maisons voisines, ressemblent assez au fond d'un puits.

Il est, cependant, très fier de ce maigre coin de verdure, et le montre avec complaisance à ses amis.

— Comment le trouvez-vous ? demandait-il à l'un d'eux.

— Pas très large, répond celui-ci ; puis regardant le ciel : mais c'est haut !